
U d'/of OTTAWA
39003003368866



MARCEL DUGAS

FEUX DE BENGALE A VERLAINE GLORIEUX

MONTRÉAL,
MARCHAND FRÈRES, Limitée,
56, rue Amherst, 56

1915

DÉDICACE

A des jours inoubliables où j'ai regardé s'agiter en moi la misère et la beauté de vivre.

MARCEL DUGAS.

PRÉAMBULE

Sur la fuite du temps exhaussons cette pathétique figure, capable de sustenter les admirations ou de faire jaillir nos miséricordes.

Que les feux du verbe l'illuminent sur nos rives vierges encore de figurations rares, et qu'elles commencent enfin de connaître les perversions incomparables du génie.

Poète sacré par tous les délires, qu'il se fixe dans nos mémoires, lui qui fut l'âme d'une époque, le créateur de formes qui n'ont pas épuisé leur fécondante richesse.

Nous voulons allumer autour de son front sculpté par la douleur, la volupté et la gloire, les feux de Bengale.

Du même auteur

"LE THEATRE A MONTREAL"

(Falque, Paris).

═

En préparation :

"CEUX QUI CHANTENT".

Feux de Bengale à Verlaine glorieux (1)



Malgré des efforts vers une certaine sagesse bourgeoise, j'éprouve que la chanson verlainienne est en moi, que je la porte jalousement dans mes veines: ce m'est une chère captive! Je vous en parlerai avec une dilection amoureuse et partiale, dont je m'accuse, d'abord, afin de mettre plus de raffinement à la faute. Et voilà comment on sait pécher.

Mesdames, Messieurs, je voudrais essayer de vous donner les raisons de cet attrait, mieux, de cette persistance à émouvoir que recèle la poésie de l'enchanteur Verlaine. N'attendez pas de moi un acte de raison logicienne, d'analyse méthodique; il faut laiser cela aux pédants, aux directeurs de journaux, aux journalistes, aux pamphlétaires et aux politiciens: ils y sont passés maîtres. Notre domaine à nous, glaneurs ou dilettantes, est autre chose: comprendre, expliquer sans doute, mais surtout, aimer une oeuvre pour ce qu'elle contient,

---

(1) Travail lu à l'Alliance française le 15 février 1915, et soumis depuis lors à quelques retouches.

les tendances qu'elle représente, sa vertu intime, sa valeur historique. La fausseté, le crime, serait de l'imaginer à travers l'insolence de l'esprit, voire génial. Quand M. Léon Bloy, par exemple, juge l'auteur d'*A Rebours,* qui ne voit que sa fantaisie critique s'exerce dans la stricte diatribe, qu'elle est mesquine et sans respect de l'originalité? Malgré le génie de ce pamphlétaire, on ne se rend pas, sauf ceux qui aiment être dupes. Nous savons que Huysmans est une statue nécessaire sur le porche de la grande cathédrale symboliste. Un historien de lettres françaises, ou simplement un curieux d'histoire littéraire, se trouve empêché de procéder à la façon de M. Bloy. D'adopter, en effet, une attitude semblable, il serait un mauvais chercheur; prenant parti, il se dépouillerait de l'impartialité sereine qui met chaque chose à sa place en poésie ,en histoire et en critique d'art. Cela dit, nous nous sentons plus à l'aise au début de cette étude sur Verlaine, libérés que nous sommes de mises au point, ce nous semble, opportunes.

Et d'abord, lisons ensemble un petit morceau du poète où s'accuse une science artistique mêlée de mystère et de finesse: il s'agit tout simplement du *Crépuscule du Soir Mystique*. M. Jules Lemaître, qui comprenait, disait avec des airs officieux et officiels qu'il se prenait la tête: c'étaient impertinences de courtisan du classicisme. N'en doutons pas! maintenant que le symbolisme, devenu officiel, a reçu une consécration définitive par l'avènement de M. Henri de Régnier à l'Académie française, pourquoi encore en parler comme si c'était une invention du diable? Sa-

luons désormais en lui une nécessité vitale par quoi s'est rajeuni le lyrisme de France, une école qui vînt à son heure assurer le renouveau de la poésie française. Le scandale n'est plus; les chicanes se font de plus en plus rares, s'éteignent, meurent.

Quant à nous, des motifs d'ordre plus élevé que celui de surprendre, nous tinrent arrêté, attaché à une fortune d'art aussi permanente, croyons-nous, que glorieuse. Au fond de ce lac de poésie symboliste, allant rejoindre la figure de notre jeunesse jetée là, nous apercevions Ophélie, Hamlet, le roi de Bavière, les épures du grand drame terrestre, que dis-je! la figure totale du monde poétique.

CREPUSCULE DU SOIR MYSTIQUE

Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon
De l'espérance en flamme qui recule
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison
—Dalhia, lys, tulipe, et renoncule—
S'élance autour d'un treillis, et circule
Parmi la maladive exhalaison
De parfums lourds et chauds, dont le poison
Dalhia, lys, tulipe et renoncule
Noyant mes sens, mon âme et ma raison,
Mêle, dans une immense pâmoison,
Le Souvenir avec le Crépuscule.

Nous avons là, il me semble, l'un des morceaux-types du symbolisme. Tout y est, les ima-

ges, les parfums, la nature et l'âme, et ce mystère épandu qui couvre les débats intérieurs et l'espace où se meut le grouillant univers. Le titre, c'est la clef par laquelle nous découvrirons le sens, et "mysticisme" ici veut dire intensité, ardeur de l'être uni à la terre et aux choses. Afin de célébrer ce mariage, la musique, la religion vibrante de la nature, le souvenir, seront évoqués par des mots débordants de sens, et à la fois acheminés vers l'insaisissable. Nous sommes en présence d'un diptyque où les deux forces qui se rencontrent ici-bas pour éterniser les actes humains et leur donner une puissance de résurrection, vont se tendre la main et s'harmoniser. Toutes deux, elles nous arracheront à l'angoissante torture du présent : la nature, à son crépuscule, et notre esprit qui ramasse les épis du souvenir sur les routes du passé. Matière de poésie impérissable ! Instrument complexe qui éprouve les jeux divers déposés en nous ! Coups de baguette déchaînant de tendres et chères mélopées !

Le Souvenir, qu'est-ce donc si ce n'est l'horizon qui borne notre vie et le Crépuscule, des pans d'éther où vont se jouer les reflets nocturnes? C'est entre eux, entre ces deux éléments de rêve, que la fantaisie de Verlaine s'élance et triomphe. Il n'est pas de comparaison plus juste que celle du Souvenir et du Crépuscule : l'esprit le plus ordinaire peut l'admettre sans difficulté. Comparaison, du reste, admirable, pour tout ce qu'évoquent d'atténué, d'assombri, de blessé sous les glaives du soleil mourant, le Souvenir et le Crépuscule. Ce malin Verlaine veut exaspérer les clasiquards, les insectologues et les grammairiens de

de son temps; la pièce vous a un petit air d'espièglerie, de charade, mise au monde afin d'agaçer les barbacoles et où ils vont aller se prendre ainsi que dans une souricière:

Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon.

Les Boileau ont secoué leur perruque; ils écument; ils flairent de l'immoralité en cette associaton d'idées: le mot "trembler" ressortit, disent-ils, aux phénomènes d'ordre moral ou spirituel ou pathologique ou simplement physique. L'appliquer à la nature, quel crime abominable! On en meurt un peu. Et le chapelet des doléances se déroule... Pourtant, les poètes discernent bien une vibration de l'atmosphère lorsque le soir tombe; puis, il existe des minutes souveraines où la terre, le ciel et l'homme paraissent frémir de toutes les espérances, de tous les adieux, de tous les deuils de l'humanité. Saisir le rapport entre ce frémissement du soir et celui de l'âme, relève de la poésie pure, j'allais dire classique. Le scandale est ferme, pourtant, et suscité par les esprits étroits, lesquels seront toujours limités par des formules scolaires et rebelles à tout ce qui est neuf ou créé. Le scandale est ferme, car la nature entière avec sa parure, ses grâces, philtres ou poisons, s'atteste complice d'enchantements.

Appliqués au soir, les verbes—épithètes "rougeoie," "tremble", sont caractéristiques et d'une vérité d'hier et d'aujourd'hui. L'évolution naturelle du Soir dans ce décor que nous offre la nature, toujours identique à elle-même sous des

cycles refaits, s'accorde aux phases multiples du Souvenir qui déploie ses visions.

Les mots suggèrent; le symbole gît en eux; il se décèle, se trahit: théâtre de la nature où il y a cloison, mur, un treillis dans le jardin, propice au rêve du poète. Des fleurs: dalhia, lys, tulipes, renoncule. Elles jouent leur rôle habituel, qui est d'embaumer ou d'être jolies. Mais un symbole se peut embusquer derrière elles, s'embusque; elles ont un langage, on leur a prêté une signification que nous avons apprise à l'heure des premiers frissons. Le sens des fleurs existe. Les choses de la nature comme celles de l'âme auront un moment d'apothéose, — c'est, alors, le paroxysme panthéiste, la Nuit qui accourt et reçoit l'embrassement du Soleil! Le petit troupeau docile des souvenirs gémit doucement. Le Soleil, avant de s'endormir, illuminera les vallées terrestres, en magicien exercé aux duperies fugaces des nuages, en artiste qui couronne les monts d'un éclair, auréole ces témoins immobiles, appuyés à l'horizon en regardant, ironiques, le vol cruel des heures.

Le Souvenir procèdera de même que le Soleil; le Souvenir ressuscitera les ombres d'hier, le visage glacé des morts, la jeunesse éteinte—le Souvenir qui, à force d'acuité, semblable au déclin de l'astre, sera comme une sorte d'espoir enflammé par quoi nous redeviendrons jeunes. Voyez comme le diptyque est suivi, noué. L'Espérance évoluera de façon analogue au Soleil: à mesure qu'il s'éteint, il paraît reculer et pose au milieu du spectacle des cloisons de flammes où vont se détacher, belles de splendeur, les fleurs du jardin. Ces fleurs deviendront, en un ins-

tant, les ornements du jardin de l'âme — parallélisme connu—ou elles le sont en même temps, plutôt, car le poète subit en sa personne le dualisme de la nature et de son âme. Synthèse!!! C'est un mariage secret, divin en quelque sorte. L'Espérance, personnage symbolique, use d'écrans ou se viennent poser les oiseaux du coeur, les fleurs de la pensée. Elles sont nombreuses ,ayant chacune une acception particulière. Elles expriment l'orgueil, la pureté, le dédain, la vanité, la mélancolie et la douleur. La magie du soir confondue avec celle des sens va opérer. La nature et l'âme s'étreignent; elles vibrent à l'unisson, se pénètrent l'une l'autre. Communion profonde, mystique et douloureuse de l'homme et de la terre, qui, tous deux, apparaissent transfigurés par le soleil et cette autre lumière qui déborde de l'esprit. Tout cela est baigné par une musique délicieuse, une harmonie enchanteresse, jaillie d'un miracle de mots embrassant des sensations éternelles.

A propos d'un tel chef-d'oeuvre, qui étonne l'intelligence et la soumet au travail subtil de découvrir le noyau caché, ne vous semble-t-il pas qu'il devrait vous être parlé du symbolisme proprement dit, de son rôle dans les lettres françaises, et qu'en le faisant on s'entretient de Verlaine lui-même? Quel malheur que ce soit moi qui veuille vous esquisser son histoire! Je l'ai tant aimé, et à ce compte je risque bien de ne vous offrir qu'une apologie fervente, un hymne enthousiaste, méprisé par les hommes de goût et d'esprit. Et tout à l'heure, je cherchais à glorifier le sens historique et l'impartialité. Je suis pressé par un dilemne. Je m'appliquerai, quand

même, cependant, à vous dresser une ébauche de ce mouvement littéraire qui a passionné les dernières décades du dix-neuvième siècle et qui prolonge son influence jusqu'à nos jours. Mais pas avant de m'excuser de l'essayer avec des souvenirs, des impressions qui montent de moi-même.

Vers 1885, les jeunes générations venues au monde des lettres voulurent tenter une restauration de l'âme et de la vie; à tort ou à raison, elles prétendirent — voilà un verbe serein — que les romantiques et les parnassiens avaient, les uns, exagéré, caricaturé l'âme et la vie en poussant à l'énorme, à l'emphase, à la grandiloquence, tandis que les derniers, en réaction contre hugolâtres et lamartiniens, avaient nié le mouvement au profit des lignes fixes et pures. Ces jeunes gens, tout saturés qu'ils fussent des *Fleurs du mal,* répudiaient ce mot de Baudelaire:

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Ils voulaient que le sol frémisse, que l'âme s'extasie; une véritable personnalité, mouvante de vie, de réflexes; une poésie qui serait l'écho du vaste monde; une réalité idéalisée, soit! mais qui redescendrait parmi les hommes pour y prendre figure et renfermerait "les larmes des choses".

Est-ce qu'on allait décréter la mort de la Vénus de Milo? Que non pas! Les symbolistes, par delà le beau créé, l'oeuvre qui confondait d'amour les parnassiens et les autres, résolurent d'aérer—pardon!—le chef-d'oeuvre. Ils recréeront donc la déesse en lui laissant son idéalisa-

tion, la juste part de pureté plastique. Ils l'aiment d'avoir été une manifestation superbe du génie ignoré et d'avoir retenu le soupir du monde. Ils ne s'attardent pas cependant à la croire un symbole décisif de toute l'esthétique humaine. Cette femme pétrifiée—je blasphème!—ils désirent qu'elle descende de son piédestal, et repétrissant cet argile divin, ils essaieront d'imprimer à son corps le fléchissement et ces coupures de rythmes où iraient se modeler les instants essentiels de la destinée. Sur ce marbre impassible, ils aimeraient graver le rire des sens au milieu des plaisirs, la grimace de la douleur — quel que fût son nom, sa démence, sa durée,—la marque du sanglot des maternités fécondes, les pressentiments et les empreintes de la mort. C'est vers une humanité moins finie qu'ils aspirent, mais plus vraie, plus moderne, plus fille de notre âge.

A vrai dire, je dis cela, parce que je rêve une déesse sur les rives du temps qui serait le chef-d'oeuvre de la volupté, du désespoir, de la révolte, et devant laquelle l'humanité entière, tordue par l'irréalisable désir, viendrait s'émouvoir et gémir. A vrai dire, la statue n'a pas été refaite, mais on a créé des oeuvres littéraires qui ont été un reflet artistique plus sincère des réalités: le livre a moins été avec les symbolistes une acrobatie savante de l'intelligence qu'un jeu nouveau où est venue s'enclore la mimique des hommes.

Mais ne concluons pas si vite! Les symbolistes étaient préparés à apprendre par coeur les vers inouïs de Rimbaud:

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants, je sais le soir
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir;

et celui de Maître Stéphane Mallarmé, plus extraordinaire encore, si lourd de désespérance:

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.

Ils abhorraient Zola et ses disciples,—on s'en doute bien un peu, — qu'ils considéraient, avec l'école de Courbet en peinture, comme des artistes grossiers, sans noblesse et sans vérité. Ils raillaient les parnassiens, dénommés par eux de faux classiques, des positivistes en mal de poésie, des hommes guindés dans un formalisme scolaire aussi étroit que stérile. Ayant pratiqué cet art, comme Verlaine, ils croyaient que l'épanouissement de leurs oeuvres devait s'éloigner de plus en plus de cette conception esthétique. L'analyse, procédé scientifique dont leurs ennemis immédiats avaient abusé, était déclarée mauvaïse, bannie de leurs productions. Ils élisaient la synthèse, mode de poésie supérieure: leur processus ne s'appuyant pas sur des petits faits, des nomenclatures patientes, — sauf exceptions, — des accumulations de mots qui rendent l'idée plus nette, plus saisissable, ils veulent plutôt suggérer des séries de pensées et d'images. Leur effort synthétique les achemine donc au lyrisme pur, dégagé de matérialité. L'analyse est méprisée à cause de l'émiettement des objets qu'elle suppose, la promenade à travers les milles contingences qu'elle nécessite en vertu de sa fonction propre. Ce sont des mé-

taphysiciens nés de la poésie et des intuitifs avant et après la lettre. S'ils se défendent de l'analyse et d'études méthodiques sur l'âme, en revanche, le monde leur paraît une vaste représentation d'idées et d'emblèmes.

A la recherche de la signification cachée des objets, ils tendent leur effort afin d'arracher le secret des énigmes de l'univers; ils conversent avec elles, s'installent au siège des choses, leur donnent une voix poétique, et, brisant avec les contingences, les réalités vulgaires, ils se livrent à l'essentiel. Même ils s'apprêtent à tenter Dieu.

Ils bannissent l'éloquence et le didactisme, les formes apprises, classiquardes, pour y remplacer le jet initial du coeur, l'intuition pure, la fusée irrésistible échappée de l'esprit. Bref, le symbolisme est une grande religion d'art qui érige en respect les aspirations lyriques du moi individuel, les élans purs, frères de l'illimité et de l'instinct. Le symbolisme, c'est encore tout un monde, et avec Stéphane Mallarmé une hautaine abstraction se jouant au milieu d'une forêt de symboles compliqués. Le symbolisme, culte de l'instinct littéraire, constitue une espèce de drame psychique, transporté dans une oeuvre à l'état pur, à demi exprimé comme le geste intérieur, le mouvement des yeux, la crispation du front et des lèvres, qui ne se sont pas encore ouvertes en appel de bonheur ou de malédiction. A l'égal du romantisme au dix-neuvième siècle et par rapport aux idées et à l'art en général, le symbolisme est un produit de civilisation. Les classifications abondent, déterminées par les génies eux-mêmes. Sur un fonds commun fleurissent et s'exaltent des individualités puissantes, originales. Nous

n'épuiserons pas la donnée d'un tel mot puisqu'il contient l'infini.

Au point de vue rythmique, — nous devons glisser, toute une leçon serait requise pour établir la série des nouveautés offertes par ce mouvement lyrique—au point de vue rythmique, dis-je, il continue les tentatives romantiques, les dépasse et y ajoute enfin, un élément générateur qui est la musique.

De Wagner et des peintres anglais, Burne-Jones, Dante-Gabriele, Rossetti, de Puvis de Chavannes en dépit de M. André Michel, de Gustave Moreau, non plus que de Huysmans, de Baudelaire, Villiers de l'Isle Adam, Barbey d'Aurevilly, qui eurent une action si forte sur les débuts de ce mouvement, il ne fut pas question. Ceci entrerait dans une étude plus complète de cette école. Assez! l'harmonie nous réclame! nous continuons Verlaine en nous efforçant de l'apercevoir sous les aspects où son génie s'est déployé: poète de la nature et de l'amour, et poète mystique.

* * *

Poète de la nature! Il l'est avec une exubérance qui n'a jamais fini d'éclater. De tout son esprit et de tout son coeur, il se mêle aux bruits de la terre: les aurores craintives, transies d'impudicité éclatante, le zénith orgueilleux des jours épanouis, la nuit violette, descendant sur les villes dormantes, soulèvent d'enthousiasme ce fils de Saturne, le paien qui réside en lui, et l'autre, celui qui, se mirant, un jour, dans sa conscience après la mascarade avec les bacchantes et les faunes se sentira par la foi *ange déchu tombé des cieux*.

De ce poète de la nature, je veux redire ce que j'écrivais jadis en songeant à lui, parce que j'indiquais là, entre poètes, une hiérarchie qui m'est chère. Cet artiste de la nature, Verlaine, réalise autre chose qu'une froideur élégante, nue, sans âme. Car il y a des artistes, les élèves à la Delille, les parnassiens trop souvent et les néo-classiques qui posent devant la nature; elle leur est un prétexte vaniteux sans grand profit pour les hautaines vérités de l'art. Elle joue, en ce cas, le rôle d'une sacrifiée, d'une femme mordue de baisers, piétinée, garrottée sous les sourires du poète amoureux de soi. D'autres, tel Verlaine, la remplissent d'eux-mêmes en la contemplant. Ces derniers la vivent en eux et, suivant une expression célèbre, ils se la convertissent en chair et en nourriture. Ils l'absorbent en ses métamorphoses: l'espace, les rayons, les cris, l'écoulement des choses, leur sont divine pâture. Ainsi pénétrés du grand amour, ayant épousé les formes et les couleurs, ils nous la res-

tituent embellie de leur puissance créatrice, riche d'un rêve que les hommes se sont passé tour à tour : l'illusion de la beauté, de la traduire sous des noms temporaires, de lui donner après des siècles morts, l'aspect d'une vierge qui est à son matin. Ces artistes ne jouissent pas seulement de la faculté de vision. Leur art n'est pas une photographie appliquée et qui tourne à quelque stérile minutie. Ils sont plutôt possédés de quelque démon sacré qui leur communique la chaleur terrestre.

Ils ne battent pas des mains sur les fantômes de la nature. Regardez leurs bras ouverts qui s'efforcent à saisir la plainte de l'homme, les spasmes de la passion, le cortège tumultueux ou obscur des intérêts et des instincts, pour les ramener sur leur propre coeur. Ils participent à la comédie humaine, ils la répercutent en eux, ils se marient à sa triste misère, à ses agonies, à sa jeunesse inaltérée, rebondissante, malgré la mort, les morts arbitraires ourdies par la complicité immonde des Etats. Ils vibrent d'autre façon que les Narcisses et ils parlent un autre langage. Même quand ils se taisent, ils écoutent le frémissement de leur émotivité intérieure où s'en vient retentir la sympathie des choses. Ce sont des frères attendris qui ont soupçonné le prix des larmes et la valeur d'un acte héroïque. Ils lancent des verbes comme si c'étaient des fleurs : ils apaisent, ils élèvent l'esprit. A tout le moins, le don de l'amour dont ils sont pourvus, vient à réaliser l'harmonie des lignes et des formes, l'accord suprême du coeur et de la pensée ; ils ne mutilent pas l'homme en le croyant uniquement un cerveau qui s'assimile les

choses sans les aimer ni les comprendre. Ils hospitalisent l'humanité en leurs nerfs. Lourds de l'expérience passée, grandis de tous les hommes d'hier, d'aujourd'hui et demain qu'ils ont senti monter en eux, ils ont édifié l'oeuvre de la chair, de l'esprit et de l'âme et l'ont miré devant le flot dérisoire des jours qui passaient. Ils conquéraient un bien précieux: la science de soi-même, et l'éternité douloureuse de la gloire.

Plus que tout autre, Paul Verlaine, — ce Don Juan d'une essence assez curieuse, — est descendu aux Enfers de l'existence et il en a rapporté les leçons d'une amertume éclairée qui sonde toute plaie en la dévoilant. Il a fourni à ceux qui viendraient après lui, portant un coeur de feu, dévorant idées, systèmes, philosophies, horizons, joies et infortunes, des raisons de ne pas mourir. Il a jeté dans leurs oreilles quelques notes qui ont dominé à des heures suprêmes les invitations au néant. Plaintivement, enveloppé de ses cantilènes, il les a conduits au bord des mondes, au sein des réalités humaines et divines, et il leur a dit, à ses disciples, dans un langage qui convenait à leur misère: "Parce que vous "avez senti la beauté d'une façon intense, la "vivant partout, soit dans la mansarde qui fut "une belle cage où vous avez adoré les idées pures, soit plus tard à la chûte des après-midis "d'automne, quand vous buviez la maigre lu-"mière entre les branches dépouillées des arbres "et que le coeur blessé se fermait sur des chi-"mères impossibles et le masque de vos mortes, "vous méritiez de vivre en créant de la douleur. "Contemplez le velours de la nuit lactée, faites-y

"apparaître vos dieux morts, puis étouffez le "cri inutile qui accuserait l'espace et le temps. "De toutes parts, l'Eternité vous baîgne; laissez que votre front et ses mélancoliques lueurs "aillent se mêler à la nuit lumineuse, rentrez "soumis dans la réalité quotidienne du jour avec "la vision des flammes augustes poétisant la "terre. Gardez le soupir — joyau inexploité! — "gardez le soupir qui s'échappe de vos idéologies, peut-être chimériques, mais qui renferment, à coup sûr, le rachat des infortunes séculaires. Vous devez exister, afin que, demain, "si le Destin le veut, de la hauteur de vos âmes "désespérées, vous enchaîniez les hommes à "quelque loi d'amour et de résurrection. C'est "une souveraineté de s'être connu à travers l'in-"dicible malheur de la terre."

Un tel poète nuancé, Mesdames, Messieurs, une maître instinctif de la mélancolie, ayant réponse à tout, aux faibles et aux forts, et, selon l'heure du jour, offrant des baumes, se devait de dresser une exégèse, du moins une interprétation, de la nature, de l'amour et du sentiment religieux. Les trois forces qui persistent envers et contre le temps, après s'être réfléchies dans son moi toujours provisoire, allaient devenir de magnifiques escarpolettes d'où il prendrait son vol vers l'infini. Il ne nous a pas ménagé cette belle comédie qui, tout à l'heure, après la nature et l'amour, Mesdames, Messieurs, sera divine.

Chose curieuse! ces trois poètes de la nature, de l'amour et de la religion, à un certain moment, se mêlent jusqu'à se confondre. Nous croyons toucher à une anomalie, car Verlaine a l'air de trouver ces fusions toutes naturelles.

Passent pour la nature et l'amour ! Vieilles amies — ce mot n'est pas juste, il manque de précision, — on les a rencontrées bien des fois sur les pas l'une de l'autre, en feuilletant l'histoire ou en machinant notre vie. Mais approcher la religion de ces deux coquines, quelle audace ! Le poète de *Jadis et Naguère* s'y emploie. C'est une manière d'expier que nous voudrions tous choisir, en réalité — je feins de m'étonner — que nous choisissons tous. Nous expions de cette façon et pas autrement, malgré des misères accumulées, solides, toujours cachées sous des travestis nouveaux. J'allais éloigner Verlaine de nous, et à la réflexion, je m'empresse de lui garder sa place au vaudeville général : on ne compte plus les légions de pêcheurs contrits qui portent sur des épaules caressées le bât de la religion.

* * *

Poète de l'amour, qu'il nous conduise à sa suite, à l'orée des bois, en présence d'une nuit trop belle ou d'un matin criblé d'or, ou bien sur un tapis de feuilles mortes, bruissantes soeurs des illusions défuntes! Nous accueillons son hommage panthéiste et nous écoutons ses lèvres frémir de la douleur de toutes les planètes. Sa détresse poétique lui vient des racines du passé, de sa condition d'homme. On a l'illusion d'une musique inépuisable enveloppant le rêve de nous tous, d'un gémissement que les siècles vont se renvoyer, parce qu'il est la traduction intégrale des sentiments douloureux.

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

—Te souvient-il de notre extase ancienne?
—Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?

—Ton coeur bat-il à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? Non.

Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches!—C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir!
—L'espoir a fui, vaincu vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Quelle autre promenade d'Olympio qui dépasse en nervosité concise la grande éloquence hugolesque! Verlaine est direct, évocateur, musical, aussi précis que la mémoire transperçant l'homme. A cette veine d'inspiration durable se rattachent *Mon Rêve familier, Green, la Bonne Chanson* et *les Fêtes Galantes,* série de petits chefs-d'oeuvre couvant les scandales les plus chinois. Le dix-huitième siècle ressuscite avec cette civilisation que Monseigneur de Talleyrand a caractérisé d'un mot fameux en disant "que ceux qui n'étaient pas nés à cette époque n'avaient pas connu la douceur de vivre". C'est du parfum de ce siècle fétard — et encyclopédique — que sont pénétrées les pièces: "*Clair de lune, Mandoline, Sur l'herbe, en Sourdine,* etc. Voilà du banvillisme plus amolli, plus chargé de frissons de zéphyr, de marivaudages, de barcarolles, une Cythère adorable qui s'enlève, court, vole sur des vers alertes, légers, à la mesure, croirait-on, de l'âme exquise de ce monde minuscule, de femmes mignonnes, de petits chiens, de fleurs sources petites, de moutons enrubannés, — *deliciae humani generis* — de moutons enrubannés! qui, de tout temps, se sont complus à énerver les peuples jeunes et les civilisations corrompues, de Scaramouche et de Pulcinella agaçant l'impuissance de ce pauvre Pierrot, toujours coquebin avec des yeux en perpétuelle confiture.

Verlaine continue, à la suite des romantiques, dont il représente une des expressions dernières, à découvrir la nature. Elle est la confidente inassouvie qui reçoit ses secrets, ses doutes et il lui fait don de ses larmes et de ses regrets. Il l'humanise en une certaine manière; il l'improvise confesseuse d'irréalités, d'espoirs sombres, de rancoeurs et de ces maux et ces biens dont il a souhaité d'être accablé. Il se balance toujours, en vérité, aux pôles les plus contradictoires: il est spectre, amour, Eros, olympien, merle, table et cuvette, Cyrano dix-neuvième siècle roulé dans le pernod et les étoiles. Il s'imagine des sphinges, des lotus, des Arcadies où il vagabonde avec des âmes empruntées à tous les âges et la sienne, plus compliquée encore. C'est l'épanouissement de l'instinct, du spontané, du fantasque: et soudain un rire qui paraît s'avancer du fin fond des cavernes.

Il groupe tous ses batifolages sous des fleurs, dans une nature changeante, aléatoire, pullulante de dieux et de déesses dont il épouse la grandeur et les infirmités joyeuses, et n'est heureux vraiment, un peu, si peu, que le jour où il rencontre une flèche sanglante qui le veut pour cible : l'idée de Dieu. Il vit en beauté, en force, en amour, et suivant l'expression de Chateaubriand que j'arrange à la fin, il "bâille sa vie" au milieu de l'allégresse des sens que l'angoisse va noyer. Il entraîne ses disciples, ses lecteurs, les bohêmes enivrés de sa gloire vers un immortel délire: celui de la chair. Il étale l'antinomie irréductible de l'esprit et des sens, la lutte amère de l'intellect qui se veut ériger une maîtrise sur des sensations domptées. Il se cherche, lui qui s'est perdu

tant de fois; il poursuit des reconnaissances, il bouge, sursaute; et l'inquiétude, tel un rayon sauveur, va sillonner sa nuit. C'est la période de la chair triomphante, oui, mais d'une chair qui se souvient d'extases saintes, de clameurs poussées vers les lointaines constellations, d'une chair qui n'est déjà plus le péché puisqu'elle est hantée par le regret et le remords. Adhérer à l'ivresse avec orgueil et plénitude et le moment d'après n'être plus qu'un roseau qui pleure, — un roseau mystique, — voilà quelque chose de notre poète.

Mais quel est donc cet homme? Où est sa victoire, sa complète physionomie? Comment résoudra-t-il le problème de sa destinée? Va-t-il l'asseoir sur les murmures de la brise, le royaume périssable d'une terre fécondée d'amour, de parfums et de mort? L'art, religion très belle, digne d'absorber toute une vie, sera-t-il le substratum sur lequel il construira sa maison errante? Dans cette âme sans philosophie moderne, sevrée de critique ou d'analyse, le symbolisme sollicitait une critère d'au-delà.[1] Chez l'auteur des *Poèmes Saturniens,* le symbolisme, c'était à son origine presqu'une religion sortie de la tête de Saturne. Il était nécessaire que le chef finît par joindre les mains et mourir confessé. L'absolu avait été sa respiration habituelle, même dans

(1) L'évolution spirituelle et morale d'un Henri de Régnier nous apparaît tout autre: chez lui, le symbolisme, jeu de raison, formule d'esthétique, lui sert à toucher aux grandes vérités de l'éphémère. Il reste homme du dix-huitième siècle, symboliste païen, dévoué à la gloire de Pan.

l'amour : là, il ciselait sa pauvre âme en la mutilant, en la précipitant sur des routes étranges, à la recherche d'un baiser qui goûterait l'Infini : il devait après Arthur Rimbaud, rencontrer la bouche du Christ. Cette aventure se produisit avec une floraison de verbes poétiques, de colloques aussi beaux que ceux de l'*Imitation,* en tous cas d'une humanité moins distante, moins Gerson-Lamennais, plus proche de nos possibilités de goûter et de sentir. On voudrait que César Frank eût travaillé sur ces thèmes à effusions pieuses ; on imagine un peu quelles harmonies il en aurait su tirer.

* * *

Toutes les religiosités s'éveillent et se déchaînent en l'auteur de la *Bonne Chanson* : celles de la mère, de la jeune fille, du bambin et de la femme d'amour. *Sagesse* constitue un reliquaire de sensibilités religieuses, diverses et troublantes. Elans vers le parfait et l'indéfectible ! Balbutiements d'une sainte Thérèse qui serait androgyne, se pâmerait de damnation sur des corolles de muguets et de roses, et, défaillante, supplierait Dieu de ne pas défaillir ! Rires de lait où nous pêchons de la pitié ! Chagrin si beau, en redescendant les altitudes, de se sentir un homme tout court, un homme qui, pour emprunter un mot pascalisant, vient de faire l'ange.

Verlaine est religieux par l'élévation de son âme vers l'Eternel, par les fautes qu'il commet et dont il se repent, par des appels répétés et émouvants de Dieu et Marie, etc. Et, jusqu'à l'inconscience, semblable aux petits enfants, ce qui est, encore, qui sait ? la meilleure manière de l'être. Il se confesse avec une naïveté charmante, pleine de poésie ; il doit éprouver un réel bonheur à se frapper la poitrine, brisé de remords et de tendresse, ce qui est, d'ailleurs, une attitude nouvelle de l'amour, pathétique mais épurée. Il incarne quelquefois le communiant vicieux qui s'excite aux contritions. Et cela est curieux.

Il y a plus encore, et ce serait l'amoindrir que de le présenter uniquement sous des traits religieux, lesquels seraient polissons. Je m'en excuse. Notre homme déroute la psychologie ordinaire : au moment qu'il paraît le plus simple, il est à

la veille de se fondre au sublime. Réalisez, en autant que faire se pourra, un bacchant génial, venu des confins du péché jusqu'au seuil de l'Infini, traînant derrière soi son paquet d'illusions, de dépouilles profanées, de lassitudes et de hontes. Vous aurez un peu Verlaine. Une telle misère a du sang au fond de son rire : elle s'apparente à la vie, au destin. Qu'elle parle, cette puissance mutilée, qui, après avoir maîtrisé le temps, désire posséder le ciel, et nous connaîtrons les illusions de l'amour, du désir, du devoir parfois, ce "*surgit amari aliquid*" qu'un romantisme jamais défectible va chercher au bord de toute joie et de toute pitié !

Un ciel gris verse-t-il ses pâleurs au prodigue Verlaine? Il trouve dans la source des pardons divins, un renouvelement d'atmosphère, une pensée droite, claire et haute. Alors, il laisse échapper de son âme contrite des hymnes de beauté, des cris d'enfant heureux revenu au bercail. Le robe de l'agneau est moins immaculée que cette efflorescence de coeur qui s'épanouit en menues pensées, en douces images, parentes de celles que les chanteurs religieux du Moyen-Age psalmodiaient sur les routes de France. Son rêve religieux et poétique, palpitant entre des lignes, se rapproche de celui que certains artistes, épris du divin, burinaient en marge des Bibles anciennes et des missels. De sa chair pacifiée, visitée par Jésus, un azur est passé dans ses vers : le frisson de l'ange a remplacé les transes coupables, cherchées aux étables du plaisir. Son absinthe n'est rien au prix du sang tombé des calices : les *Fêtes Galantes* s'achèvent en *Noces de l'Agneau.*

Ce va-nu-pieds en route vers l'Eden se refait une âme neuve par ses regrets chantés. Avant de s'offrir au Banquet pour recevoir le pain qui met de la moëlle aux os, il se tisse un vêtement lilial, semé de fleurs. Il s'agenouille, et c'est un Verlaine inconnu qui se relève. L'enfant de l'Absolution tend sa tête aux lèvres de Marie. Il rêve au milieu des statues et des marbres. Il remue les lèvres et sa prière, doux sanglot, va mourir sur les pétales de roses. On dirait une fine porcelaine qui, reflétant Dieu sur ses parois, se brise et rend un son très pur.

La conversion néanmoins ne le découronne pas de sa personnalité. Il se veut racheter avec les instruments de ses prétendues erreurs: la nature et l'amour lui demeurent des moyens de renaissance. L'individualisme religieux ne l'habite pas en entier. Il n'a rien d'un Simon Stylite qui, sur une haute colonne, se travaille une sainteté comiquement étrange. Il a plutôt choisi l'âme mielleuse de François d'Assise et il parle aux oiseaux, à Dieu et à son coeur qu'il a conduit dans les solitudes. Poète de l'amour et de la nature, — nous avons vu qu'ils étaient intimement liés, — il transportait au sein de cette dernière son ardeur fiévreuse, ses appétits de païen volontaire, son rêve de dionysiaque beauté. Maintenant, il religiosise la nature par un besoin de se sanctifier, de purifier les choses sous le souffle divin qu'il va recueillir au fond de son enfance et dans les mots réveillés de sa mère morte. Ce païen dévasté par les nymphes et les petits dieux refera donc, en poésie, une sorte de *Génie du Christianisme* où la terre, après avoir servi à des félicités esthétiques ou charnelles, se verra célé-

brée création divine. Elle ne sera plus un globe méprisable dont la mission est de servir les êtres; non, désormais, il instituera, à son intention, une royauté terrestre, assise sur des fondements éternels et divins.

Il n'arrive pas sereinement à une telle glorification. D'abord, il la promène — la nature — dans ses sens, son imagination ; esclave attendrie, docile, il la dresse compagne de ses dérivations, de son cynisme, de sa morbidesse. Puis, il l'habille de phrases pieuses, de gestes repentants ; il la crée Madeleine en extase aux pieds du Créateur des mondes. Ainsi, elle aura présidé à toutes les phases de son univers moral. Et finalement, convertie au rôle supérieur de rappeler Dieu, elle deviendra une confidente providentielle de ses élans vers ce qui ne meurt pas. Voilà sa deuxième manière.

Cette apologétique, gonflée des supplications des sens, est à peu de choses près celle de René; il faut l'aimer beaucoup parce qu'elle est vingtième siècle, tour à tour élégante, suave, crispée, sincère et douloureuse, et y voir une traduction littéraire des besoins mystiques de notre cher temps.

A coup sûr, elle demeurera une riche version de sensibilité poétique infantile, si je puis dire, et de religiosité tirant sa force des émotions intérieures. C'est le chef-d'oeuvre du regret, du remords, de la faiblesse aimante, et qui cherche à glorifier une Bonté qui n'habite plus la terre.

* * *

Tel qu'il est, ce Verlaine! religieux ou humain, faune ayant volé la tête de Dieu — souvenez-vous de *Sagesse* — ou faune qui n'est plus qu'un faune, il a réalisé l'énigme de vivre par des chants destinés à retentir dans la conscience universelle. Quand la France, suspendant ses armes de guerre, reprendra son effort de création littéraire, interrompu par les nécessités de l'heure présente, c'est, en somme, à lui qu'elle reviendra comme ayant commencé de créer la merveille moderne.

L'héroïsme de France, forme de poésie en action, qui s'entraîne aujourd'hui dans ses irréductibles triomphes, retrouverait alors en lui les visions de la grâce ailée, le cri de ses grandioses chimères, son âme fervente d'idéalisme, elle-même entière avec ses diverses mentalités et jusqu'à sa passion de Dieu. Envisagé sous des lumières qui l'éclairent en entier, nul autre, avant lui n'avait tenté un effort aussi heureux de renouveler le lyrisme et l'âme de la poésie française. Je le place à sa date. Et nul autre, avec des disciples extraordinaires, n'a plus profondément rajeuni la métrique afin de l'assouplir et l'approcher de nous. Mais ce sont là questions d'ordre plutôt extérieur, architectural. Tâchons de plus en plus à cerner le portrait moral.

Ce dieu, ce faune, ce poète, cet Ariel déchu et rénové, a parfait le miracle du surhomme et d'un être soumis à toutes les infirmités terres-

tres. Il porte ce dualisme comme un drapeau. Et ce drapeau l'explique, le définit, le révèle tout entier en nous dévoilant sa nature de Prométhée, lié à la terre, mais sans cesse élancé vers les astres.

Il reste acquis que l'un de ces hommes ne pourrait exister sans l'autre et qu'ils se parachèvent avec leurs contrastes, leurs caractères étranges, leur tumulte: deux êtres nets, détachés, vivants d'une vie personnelle, s'incarnent l'un dans l'autre et se donnent la réplique. Quel triomphe, tout de même, pour la matière et le siècle, que ce type divisé contre lui-même, dont les portions humaines et divines se détruisent en se combattant! Quel plus éloquent symbole du néant moral! Nous le pourrions dire et nous tromper. Car, en revanche, jamais illustration laïque plus étonnante de cet *homo duplex* dont parlent les Ecritures, et dans la poésie existe-t-il un homme-péché mieux adapté pour sentir la joie de vivre et le mystérieux pouvoir d'aller se déchirer aux pieds de la croix? C'est là que le satyre se devet de son armature de vices, qu'il se restaure dans l'éternel, se transforme, évolue sous nos yeux. Ici, l'enfant qui murmure: "Jésus, Marie," environné d'affreuses ténèbres. Le poète a son souffle, ses mots étouffés, indécis, qui s'arrêtent à mi-chemin; il s'éprend de cette demi-expression de lui-même, du reflet douloureux de son coeur. Il est le Pauvre des Pauvres et l'Enfant des Enfants en Dieu. Ailleurs, des soupirs de communiant et de charbonnier. D'autres temps, vous le verrez qui se

jette au buisson d'épines ; ses os déchirés crient vers la lumière ; il l'invoque, il la cherche avec des bras épuisés. Et pour qu'elle descende jusqu'à lui, il tient dans ses mains un bouquet de phrases pieuses qu'il dédie en sanglotant à la Vierge.

Un tel destin, qui se vit couronner par une apothéose de contrastes offre un phénomène moral, et dans l'art, la réalisation puissante du génie. Je ne veux pas répéter ici l'histoire du pélican de Musset ou du pélican tout court. Verlaine est ce pélican. S'il n'a pas aimé pardessus tout les sommets orgueilleux, le vol au sein d'un "midi, roi des Etés" (Leconte de Lisle), comme Pascal et avec une sensibilité d'aujourd'hui, il a eu peur du "silence éternel des espaces infinis" ; et alors, courant sur toutes les grèves, béant de multiples blessures, il est tombé, au milieu des hommes, ses frères, qu'il a abreuvés du sang de son coeur.

Ah! Verlaine, on vous doit louer que l'homme n'ait pas disparu entièrement sous le poète! Vous nous dédiez un temple complet, où habitent et chantent les dieux innombrables. Et des vers, tous les vers, savants ou jaillis, simples ou complexes, pervers et sacrés, qui des fois imitent les êtres qu'on étouffe ou les vagissements d'amour dans les nuits esseulées; et les quatrains qui simulent la plainte des pigeons égorgés ou des panthères qui se ramassent sur elles-mêmes en ronronnements de plaisir ; des strophes où l'on croirait entendre les cris de la novice qui, pleine de Dieu, saisit sa poitrine et la jette au firmament étoilé ; un catholicisme fleuri, tout galvaudé par le rut et les visions d'estaminets, les matrones damnées et les filles des temps nouveaux. Mélange extraordinaire, grouillant d'impiété et d'adoration, de vertus et de vices.

Des pensées s'étendant en nappes sur le cerveau, mortes d'être nées ; des vols fluides de mouettes qui, lancées dans une course éperdue, tombèrent sans que le soir fût venu sanctifier leur audace. Là, sous l'enrobement d'une strophe, la vierge émue présente en une offrande épanouïe un galbe orgueilleux et pur ; ici, un beau front ridé, si beau des signes de la vie qui s'épuise et des approches de la mort. Tous, ils y sont tous ; c'est une armée, une mer de mélodies et de chants ; vous les commandez en les menant à la bataille littéraire, déchirés de fièvre, en les lançant, comme s'ils étaient des dieux altérés,

vers les triomphes de l'esprit, les sensibilités extatiques. Et, du fond de cette cathédrale de l'instinct, montant avec des râles, le gémissement voilé, déchirant, des douleurs humaines sous les grimaces du Destin.

Vous êtes Protée, admirable Verlaine, un dieu faillible et qui se tient étroitement embrassé au drame terrible des passions. Vous êtes un homme dont la vérité éclate à chaque instant, et non une manière de monstre raisonnable, si ressemblant aux mécaniques les plus sourdes et les plus brutales ; et vous participez à cette évolution des choses et des êtres qui recrée sans cesse le jour et la nuit, le matin et le soir.

Tout votre domaine moral et spirituel laisse planer au-dessus d'une rivière de purs diamants, une affirmation de faiblesse et de force qui est proprement l'honneur, la raison et la misère de l'homme.

Votre oeuvre spirituelle, si l'on y est attentif, déroule une litanie qui pleure et chante les servitudes de l'espèce, et par la puissance d'aimer, découvre une sorte de sombre grandeur vitale qui prolonge et perpétue l'amour, vertu génératrice de l'esprit, de l'âme et des corps. Vous êtes donc un homme en chair et et en os. Et de vous ramasser dans le sillage du créateur de rêves, c'est vous saisir dérobé sous les apparences du devin.

Vous nous aidez alors à une compréhension plus facile. Vous n'avez pas arraché le secret qui gît au fond de toutes choses, mais vous avez

traîné nos âmes sur votre chanson largement humaine. C'est assez beau!

Pourtant, les mots, vous les prononciez pour notre époque, les verbes, vous les avez élus afin qu'ils expriment la beauté des nuits et le mensonge illusoire du coeur humain. Quoi donc encore? Le grésillement des cierges, l'arome des encens, l'envol d'une guimpe, amoureusement pliée au redressage des lis, et ces sanglots, qui montent de la ville d'Iys endormie sous la mer. Quoi donc encore? Un écho de l'apreté farouche du docteur Faust, ce frère inoubliable de tous ceux qui se sont approchés de la connaissance, et qui, devant des cornues vides, abandonnées, réclame à Satan, un coeur et des nerfs, sa jeunesse passée dans la vaine poussière des mots, dévorée par la religion de la science. Est-ce assez? Non, des fragments précieux du mysticisme français, au nom duquel, votre France, Verlaine, quelle que fût la forme de ce mysticisme, traditionnel ou révolutionnaire, a dressé sur l'humanité des flambeaux qui ne s'éteindront pas.

Le miracle fut pour vous, d'être un poète mêlé au limon de l'être humain. Vous aviez reçu à l'état inné le rire de l'enfant, le cri de la bête fauve, les affres du sceptique et la respiration du Silène qui, un jour, se mit à manger Dieu. De tous ces éléments divers, vous avez modelé une personnalité prodigieuse, où viennent se joindre les deux faces du monde, cher Lélian qui regardiez l'Infini jusque sur le char voluptueux où trônait Vénus.

Fils de notre époque satisfaite, ce qu'il faut admirer en vous, c'est votre inquiétude passionnée de chaque instant, votre âme roulant vers les perpétuels devenirs, votre poursuite inlassable du mirage inconnu qui vous range au nombre des esprits tourmentés de la grande Bohême. Vous avez ignoré la paix, apanage des âmes de troupeaux. Et au seuil de la mort, vous êtes un enfant, un vagabond sublime qui étalez sur ses mains les cicatrices du désir, de l'amour, en fixant des regards sur la Figure qui s'est drapée sur les siècles des siècles.

Vous êtes un homme de douleurs qui regardez, écoutez, et criez de connaître, d'avoir vu et scruté. Vous êtes toujours sur des chemins imaginaires ou libérateurs, vous y êtes encore, mais cette fois dans celui du temps qui s'est arrêté. Selon le mot d'Henry Bataille, "vous ne portez plus désormais la peine de votre idéal", celle que l'on boit à la mamelle de nos mères et qui ouvre en nous, pareilles aux fleurs sanglantes, des plaies toujours ouvertes — chères Notre Dame de la névrose!

L'Immortalité vous sourit et vous souriez à l'Immortalité, au sein de cet empire qui ne vous sera pas enlevé par la triste justice des hommes. Vous vous avancez vers un point sûr où les virtualités de votre génie, ramassées en faisceau, convergent vers la gloire des poètes.

Vivez donc! afin que les fils de l'avenir lisant au cours des siècles vos livres, connaissent votre âme et votre pensée, se choisissent de la sorte

un interprète unique de leurs rêves, un musicien-poète glorifiant l'instinct, les sensibilités fines, les mysticismes, le coeur, — cette incomparable puissance de destruction et d'amour qui fait, de nous tous, à la fois des esclaves et des maîtres!



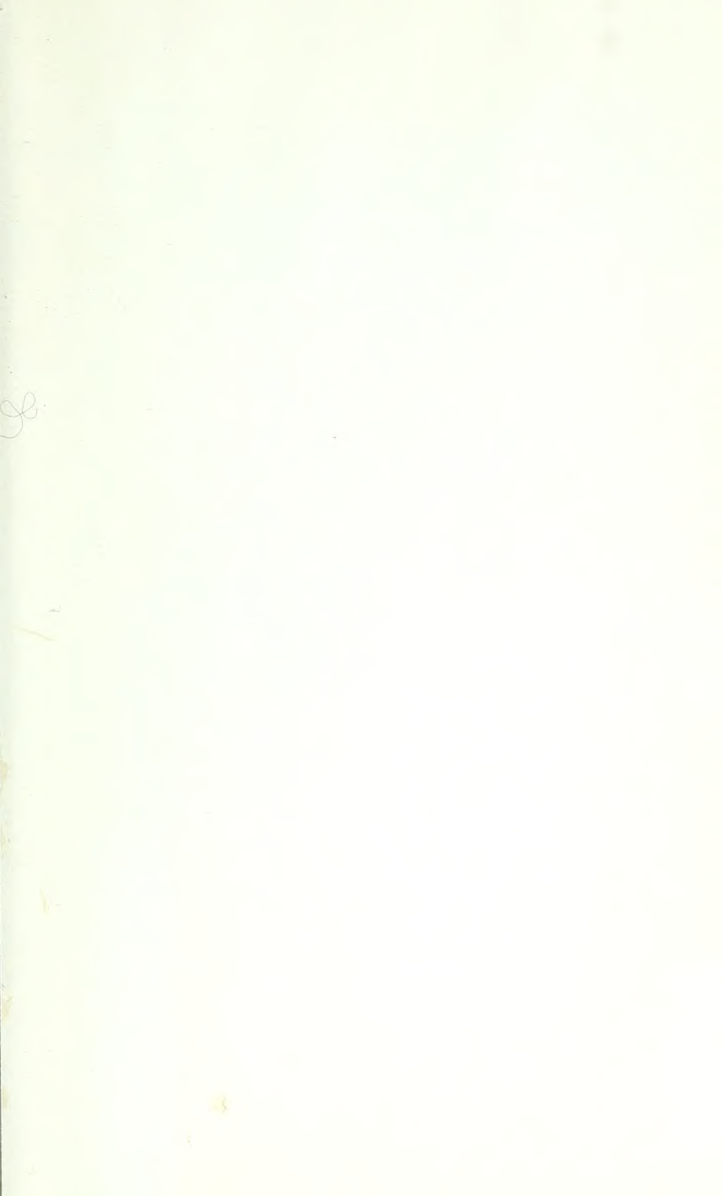
TABLE DES MATIERES

Pages

Dédicace 3
Préambule 5
Feux de Bengale à Verlaine glorieux 9

ERRATA

P. 9. Lire. "**laisser**", au lieu de "laiser".
P. 17. Lire: "**cette** argile **divine**", au lieu de "cet argile divin".
P. 31. Lire: "**piété**" au lieu de "pitié".
P. 32. Lire: "**renouvellement**", au lieu de "renouvelement".
P. 36. Lire: "**dévêt**", au lieu de "devet".
Page 40. Lire: **ls** au lieu de lys.




a39003 003368866b

